

Monseigneur Alfred Ancel (1898-1984), apôtre du monde ouvrier.

Le 11 septembre prochain, il y aura trente ans que le Père Alfred Ancel a rendu son âme à Dieu. Ceux et celles – très nombreux à Lyon et bien au-delà – qui l'ont connu et aimé deviennent de plus en plus rares d'année en année. Cependant, cet homme dont le pape Paul VI a cru pouvoir écrire un jour qu'il était le « deuxième fondateur du Prado » (nous reviendrons sur cette affirmation), a laissé une trace dans l'histoire contemporaine de l'Eglise qui est appelée à ne pas s'effacer. La trace d'un homme tout entier façonné par l'Evangile, entièrement consacré au Christ et à l'évangélisation du monde, et animé par une préférence pour les plus petits à l'image du Maître. C'est cette trace que nous allons nous efforcer de remonter et de scruter, l'accueillant comme un chemin lumineux pour notre propre compagnonnage avec le Christ. Pour ce travail, je me suis principalement appuyé sur les travaux du Père Olivier de Berranger et du Père Yves Musset, qui ont été parmi les premiers à saisir l'importance que revêt le témoignage évangélique du Père Ancel et à souligner la nécessité, pour le Prado et pour l'Eglise, d'en cultiver et d'en approfondir la mémoire. Personnellement, je dois énormément au Père Alfred Ancel. C'est lui qui m'a permis de devenir séminariste du Prado en 1973; lui qui m'a ordonné diacre en l'église Saint-André de la Guillotière le 19 juin 1977; lui qui a été un des premiers à m'encourager dans mes relations avec les familles maghrébines de Lyon.

Alfred Ancel est né à Lyon, au 26, place Bellecour, le 22 octobre 1898. Il est le deuxième d'une fratrie de six, parmi lesquels quatre garçons. Deux de ses frères – Joseph et Jean – deviendront également prêtres. Le père, Gustave, dirige avec un beau-frère une entreprise lyonnaise de textiles qui a compté jusqu'à 1 200 ouvriers. Cet ingénieur de caractère joyeux n'appartient pas au courant du « catholicisme social » pourtant né à Lyon vers le milieu du siècle, mais il a le souci d'appliquer en matière sociale les enseignements du siège pontifical. Chevalier de la Légion d'honneur et titulaire de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, il incarne la figure d'un notable catholique lyonnais de la fin du XIX ème siècle. La mère, Maria-Joséphine Villet, est également fille d'un industriel lyonnais. Sa famille pouvait s'enorgueillir d'une ascendance commune avec le saint curé d'Ars Jean-Marie Vianney. Elle est habitée par un catholicisme exigeant, teinté de jansénisme, mais son austérité ne l'empêche pas d'avoir du cœur. Elle éduquera ses enfants avec le souci d'en faire des chrétiens capables de supporter les sacrifices. Elle meurt accidentellement en 1935, heurtée de plein fouet sur la chaussée par une voiture.

Les quatre fils Ancel seront scolarisés à l'Institution des Chartreux, créée en 1825 sur les pentes de la Croix-Rousse par un prêtre de la Société de Saint-Irénée. Dès 1848, cette école de la bourgeoisie a su faire preuve de solidarité avec les ouvriers. Ses responsables se montreront « délibérément libéraux, ouverts aux idées modernes et, par là, sympathiques aux républicains eux-mêmes », selon ce qu'a pu rapporter le Père Georges Babolat dans une communication de 1975. Les parents Ancel ont préféré pour leurs enfants cette institution au collège lyonnais des jésuites alors moins libéral. C'est là qu'Alfred Ancel, excellent élève, obtient brillamment, en 1915, son baccalauréat ès lettres. Parmi ses amis d'école se trouve Georges Finet, qui deviendra le fondateur, avec la mystique Marthe Robin, des Foyers de Charité.

« Jusqu'à 16 ans, aucun désir d'être prêtre, a écrit en 1970 Alfred Ancel. Je n'y pensais même pas. Un prêtre m'a parlé de vocation quand j'avais 13 ans; je lui ai répondu de telle façon qu'il ne m'en a jamais plus parlé. A la fin de la Philo, c'était en mai ou juin 1915, j'ai participé à une retraite de fin d'études à Ars. C'était ma première retraite. Et c'est là que j'ai senti de façon inoubliable l'appel du Seigneur à me donner à lui. J'avais pris conscience de l'absolu de Dieu et que je devais être à lui ».

En 1983, le Père Georges Finet a raconté lui-même les circonstances communes dans lesquelles est

née leur vocation sacerdotale, au Père Ancel et à lui-même:

« Vers la fin de cette année 1915, vers le 25 mai, voici que nous avons eu notre retraite de fin d'études. Nous n'étions pas encore très âgés, Ancel et moi, puisque nous avions 16 ans et demi tous les deux. Nous sommes partis à Ars où nous avons eu une retraite de trois jours. On y arrivait le mercredi soir, puis jeudi, vendredi, samedi. Cette retraite était prêchée par Monseigneur Saint-Clair, un spécialiste. Et voici qu'Ancel se sentait la vocation de succéder à son père à la tête d'une usine de soieries, ce qui est très lyonnais (...). Le samedi matin 29 mai (...), au début de l'après-midi, Monseigneur Saint-Clair nous a dit: « Mes chers amis, vous irez cet après-midi à la chapelle de la Providence (...). Ce sera dans le silence. Le Saint-Sacrement sera exposé. Vous vous mettrez très près de Jésus, sur le marchepied même de l'autel ». Je me vois encore sur le marchepied de l'autel, au tournant. A ma gauche il y avait Ancel. Nous étions tous les deux à côté l'un de l'autre et nous avons fait une longue, très longue, longue visite devant le Saint-Sacrement. Et en sortant de cette visite voici que sur la petite esplanade qui est devant le sanctuaire, j'ai dit à mon ami: « Tu sais, je suis coincé, il faut que je me fasse prêtre ». Et Alfred Ancel m'a dit: « Figure-toi que moi aussi! ». -- « Toi aussi? Il ne manquait plus que cela! ». Lui, il n'y avait jamais pensé, et moi je l'avais toujours redouté! ».

L'engagement pour la défense de la France et la marche vers le sacerdoce

1915, c'est l'époque tragique d'une deuxième guerre entre la France et l'Allemagne après celle de 1870: la première guerre qualifiée de « mondiale ». Le jeune homme avait déjà décidé que, passé le baccalauréat, il s'engagerait pour défendre son pays. Il fait le choix de partir au front et de partager la dure condition des « poilus » enterrés dans la boue des tranchées et souvent exposés à la mort. Il a 17 ans! Il est blessé une première fois dans la Somme le 20 juillet 1916. Puis de nouveau blessé, très grièvement cette fois, le 30 décembre 1917 en Vénétie dans une bataille contre les Autrichiens. Il y perd son oeil droit. Son courage au combat lui vaut, à 19 ans, la médaille militaire avec la citation suivante: « Sous-officier d'une conscience, d'une bravoure, d'une abnégation exemplaires et exerçant sur ses hommes un grand ascendant moral. A demandé que sa permission fût ajournée pour prendre part à une attaque prévue. Grièvement blessé le 30 décembre en entraînant sa demi-section à l'assaut, a refusé les secours qui s'offraient à lui et, s'oubliant lui-même, n'a songé qu'à exciter le courage de ses chasseurs ». Alfred Ancel dira plus tard, en 1982: « J'ai vu ce que c'était que la haine qui naît non pas de la misère, mais du décalage entre deux manières d'être dans la même misère: des privilégiés et des non-privilégiés ». A Ars, le jeune bourgeois avait découvert la réalité de Dieu. Avec la guerre, il a aussi découvert la dure réalité des hommes.

Un autre événement fondateur est à signaler pour comprendre le cheminement spirituel d'Alfred Ancel tandis qu'il n'a pas encore atteint l'âge de la majorité: la lecture, pendant les premiers mois de 1918, alors qu'il est en convalescence, de la biographie de François d'Assise écrite en 1907 par le poète danois Johannes Joergensen. Il se reconnaît dans ce jeune bourgeois d'Ombrie du XIII ème siècle qui s'est converti à la pauvreté et a découvert la richesse des pauvres. Au contact de Saint-François, il réalise complètement que Dieu se donne humainement à connaître, à aimer et à suivre dans la personne du Christ Jésus. En mai 1918, Alfred Ancel reprend contact avec Monseigneur Saint-Clair (le prédicateur de la mémorable retraite d'Ars), qui était supérieur des chapelains de Saint-François de Sales à Annecy. Celui-ci lui conseille de s'orienter vers le Séminaire Français de Rome, ce à quoi l'archevêque de Lyon d'alors, le Cardinal Louis-Joseph Maurin, va volontiers donner son accord. Le jeune homme commence sa formation sacerdotale dans la ville sainte à l'automne 1918. Elle y durera sept années.

Le livre de Johannes Joergensen allait trouver un écho décisif dans une autre lecture que fit Alfred Ancel dans les premiers mois de l'année 1922. Venait tout juste de paraître à Lyon la première édition imprimée du « Véritable Disciple », ce manuel inachevé à l'intention des futurs prêtres du

Prado qu'avait écrit dans les dernières années de sa vie le Père Antoine Chevrier. La mère d'Alfred Ancel la lui avait amenée à Rome. Le titre complet en était: « Le prêtre selon l'Evangile, ou le véritable disciple de Notre Seigneur Jésus-Christ ». Alfred Ancel est saisi d'enthousiasme à la lecture de l'ouvrage. Il s'en ouvre à son condisciple et ami Gabriel-Marie Garrone, qui deviendra plus tard archevêque de Toulouse et cardinal. Lors des vacances de l'été 1922, il profite d'un séjour à Lyon pour prendre davantage de renseignements sur le Père Chevrier et sur le Prado. Lui le Lyonnais de la Croix-Rousse, il aura fallu qu'il passe par Rome pour découvrir le saint de la Guillotière!

Alfred Ancel est brillant; ses facultés intellectuelles exceptionnelles et son ardeur au travail sont reconnues par tous ses professeurs et tous ses condisciples. Pour un tel esprit, le Prado de l'époque pouvait paraître insuffisant. Quand Alfred Ancel se renseigne, on lui dit à propos des prêtres du Prado: « Ce sont des prêtres humbles et pauvres, mais qui n'ont pas d'envergure ». En 1983, il confirmera: « C'est bien ce que j'ai trouvé chez les pradosiens de cette époque. Une humilité tellement simple qu'elle s'ignorait. Une pauvreté réelle, sans histoire, sans théorie. Ils étaient pauvres comme ça! Parce que Jésus Christ avait été pauvre, parce que les pauvres sont pauvres ». Préférant l'humilité à « l'envergure », Alfred Ancel prend contact, durant l'été 1923, avec quelques pradosiens. Il rencontre tout particulièrement le Père Camille Lauzier, alors supérieur du petit séminaire de Notre-Dame de la Roche installé près de Tarare, et qui deviendra bientôt supérieur général du Prado. L'homme l'impressionne: « Il attirait les âmes à l'amitié de Jésus par une sorte de contagion, de rayonnement qu'exerçait son attitude, l'accent de sa voix; cet accent si sérieux, si religieux semblait être l'écho même de la voix de Jésus, suivant la promesse faite aux apôtres: Qui vous écoute, m'écoute » (propos tenus en 1983).

Georges Finet et Alfred Ancel sont ordonnés diacres ensemble, à Rome, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, le 26 mai 1923; puis prêtres à Lyon dans la chapelle du collège des Chartreux le 8 juillet suivant. A l'automne 1923, Alfred Ancel retourne dans la ville du martyr de Saint Pierre et de Saint Paul pour préparer son doctorat de théologie (il a déjà obtenu précédemment un doctorat de philosophie). La soutenance de celui-ci va connaître un caractère exceptionnel. En effet, elle se déroule de manière extraordinaire le 17 mai 1924, au Musée lapidaire du Vatican, en présence du Pape Pie XI lui-même et d'un parterre de cardinaux, d'évêques et de professeurs. Un cas unique qui a été immortalisé par un tableau que l'on peut voir au Séminaire Français de Rome. Mais ce ne sont pas les honneurs et les ors de Rome qui attirent le jeune prêtre lyonnais. En 1925, après les années passées à suivre les cours de l'Université Grégorienne et de l'Institut Biblique de Rome, le voilà qui entre au noviciat du Prado à la Guillotière, cette « école de misère et d'humilité » comme la définissait le Père Lauzier. Presque rien n'a changé depuis le temps du Père Chevrier. « Dans sa chambre, a raconté Alfred Ancel en 1983 au Père Roger Servy, on avait une paillasse; ni sommier, ni matelas; une simple paillasse, et tout le monde trouvait ça tout naturel! On avait une table en bois blanc; un prie-Dieu en bois blanc, une penderie, et c'est tout! On peut dire que la pauvreté était vécue selon le « Véritable Disciple ».

L'approfondissement et l'enseignement de la spiritualité pradosienne

L'époque était celle de grandes oppositions, en Europe occidentale, et particulièrement en France, entre les partisans des idées dites « modernistes » et « laïcistes » et les condamnations du Saint-Siège à leur égard. C'était aussi le temps où les idées de l'Action Française, mouvement nationaliste d'extrême-droite, séduisaient toute une partie du clergé jusqu'à dans les cercles épiscopaux et pontificaux (dont le cardinal Maurin à Lyon). Alfred Ancel a été marqué, dans sa formation cléricale, par une interprétation très défensive du Concile Vatican I, ce concile qui a voulu protéger la foi contre ce qui était considéré par la papauté comme les erreurs du temps, et qui a notamment défini, en 1870, l'infâbilité pontificale. Mais il va se montrer progressivement capable de se dégager d'une mentalité ecclésiastique tendant à se considérer comme enfermé dans une forteresse

assiégée. Surtout, il a pris le chemin de l'appauprissement évangélique. Au Prado, il trouve aussi un esprit de famille qui le comble: « Je n'avais jamais rencontré ça, racontera-t-il encore en 1983. Un esprit de famille où tout le monde était sur un pied d'égalité, tous des frères ». Dès 1928, il est chargé de la formation des grands séminaristes du Prado. En 1929, il obtient de son supérieur que le séminaire soit transféré dans la maison de la « Providence Saint-André » qu'avait achetée le Père Chevrier à Limonest.

Dès 1930, le Père Ancel avait acquis la certitude que l'oeuvre du Père Chevrier, si humble celui-ci fut-il, était grande, qu'elle venait de Dieu et qu'elle devait avoir un grand avenir. Pour les séminaristes de Limonest il résume en trois points ce qu'a de « profondément original », selon lui, la doctrine du Père Chevrier:

- 1) – La spiritualité pradosienne est une spiritualité fondée sur la perfection par la pratique des conseils évangéliques, en vivant dans le monde.
- 2) – C'est une spiritualité d'apostolat.
- 3) – L'apostolat pradosien consiste spécialement à vivre l'Evangile dans la vie paroissiale pour les classes ouvrières.

« Mes enfants, disait alors Alfred Ancel à ses séminaristes, il faut que vous soyez les prêtres des pauvres; les riches en ont toujours assez ». Pendant la Seconde Guerre mondiale, le supérieur des séminaristes du Prado fait paraître un premier livre qui contribuera beaucoup à donner de l'écho, en France, à l'oeuvre du Père Chevrier. « La Pauvreté du Prêtre », volume de près de quatre cents pages, se présente comme un commentaire tiré « de la vie et des écrits du Vénérable Antoine Chevrier ». L'auteur y affirme en particulier: « Le plus efficace apostolat auprès des pauvres et des humbles est l'exemple du prêtre. (...). Ce qu'il faut surtout, c'est un exemple lumineux de la vie humble, pauvre, désintéressée, copie fidèle de la vie du divin Maître. (...). Un prêtre qui est vraiment évangéliquement pauvre et désintéressé fait des miracles de bien au milieu du peuple ».

S'inscrivant dans la continuité de l'oeuvre du Père Antoine Chevrier, le Père Ancel ne doit pas être, pour autant, qualifié de « disciple du Père Chevrier » comme le martèle avec force le Père Olivier de Berranger dans la biographie qu'il a consacrée au Père Ancel en 1988: « Alfred Ancel n'est pas un disciple d'Antoine Chevrier. Tous deux sont disciples de Jésus-Christ. Et c'est ce qui donne à l'un et à l'autre, chacun avec son tempérament différent et à une époque différente, une grande liberté vis-à-vis de tous les conformismes. Tous deux ont puisé à la même source: c'est l'Esprit Saint qui a permis à chacun de développer sa personnalité dans le respect de son dynamisme propre. C'est le même Esprit Saint qui a donné à l'un et l'autre d'actualiser l'oracle prophétique repris par l'Evangile de Saint Luc: « L'Esprit du Seigneur est sur moi; il m'a consacré; il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres ».

Dans les années 1920-1930, l'Eglise de France connaît toute une effervescence, motivée en partie par les défis politiques (dont la politique jugée anticléricale du Cartel des gauches; puis la montée des fascismes; puis l'avènement du Front Populaire en 1936), qui aboutit à la naissance de plusieurs initiatives en direction du monde ouvrier. Ainsi, durant l'été 1926, l'abbé Georges Guérin rassemble à la paroisse Saint-Vincent-de-Paul de Clichy quelques jeunes ouvriers, et cela aboutit à la création de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC) en France. L'année précédente, une organisation semblable a été créée en Belgique par le Père Joseph Cardijn. A la même époque, le jésuite Pierre Lhane publie, entre 1927 et 1930, une enquête en trois volumes: « Le Christ dans la banlieue », qui éveille les milieux catholiques à une certaine conscience de la condition d'humiliés des ouvriers. Lors de ses premières années au Prado, le Père Ancel s'est occupé de la préparation des enfants pauvres de Lyon à la première communion. Il y a découvert la grande misère de beaucoup de familles ouvrières, dont l'exploitation au travail (comme à la Verrerie d'Oullins) d'enfants âgés parfois de seulement huit ans. Il est déjà acquis aux principes de l'Action catholique des laïcs

encouragée par le Pape Pie XI pour répondre à l'influence du laïcisme dans la société moderne. En 1927, il est présent à la réunion organisée à Lyon par l'abbé Guérin pour quelques prêtres lyonnais intéressés par la J.O.C.. Dès lors, il ne va plus cesser de se préoccuper du sort du monde ouvrier. L'a particulièrement stimulé, dans cette démarche, la rencontre, dès 1925, d'un séminariste qui deviendra par la suite formateur des novices pradosiens pendant dix-huit ans puis aumônier national de l'Action Catholique Ouvrière: Antoine Goutagny. Ce dernier, en effet, avait une grande capacité à comprendre ce que vivaient jeunes ruraux comme jeunes d'origine ouvrière, et il aidera considérablement le Père Ancel à vivre son effort de conversion à partir du milieu bourgeois qui l'avait façonné.

Supérieur général du Prado et évêque auxiliaire de Lyon

Nous ne nous étendrons pas trop sur les nouvelles années de guerre et d'Occupation. C'est cependant durant cette période, le 25 février 1942, qu'Alfred Ancel est devenu le nouveau supérieur général du Prado, responsabilité qu'il exercera durant trente ans, jusqu'à son renoncement à se représenter en 1971. Mentionnons que le Père Ancel resta distant à l'égard de la ferveur dont pouvait bénéficier, dans les milieux bourgeois et les milieux clériaux, le maréchal Philippe Pétain, le « vainqueur de Verdun » durant la Première Guerre mondiale qui ruina trente ans plus tard son aura en pactisant avec le régime nazi. Il appuya de sa sollicitude paternelle et fraternelle le Père François Marty, aumônier des prisons de Lyon (lui-même a été aumônier de prison pendant quelques mois), proche des résistants qui étaient emprisonnés, mort massacré le 30 novembre 1944 au camp de Pforzheim après avoir été appréhendé par la Gestapo. A la demande du cardinal Gerlier, il cachât une trentaine de Juifs dans les locaux du Prado.

Archevêque de Lyon depuis le 30 juillet 1937, le cardinal Pierre-Marie Gerlier avait connu le Père Ancel quelques années auparavant, à Paris, dans le cadre de l'Action catholique. Il l'appréhendait énormément, tout comme l'aimait beaucoup l'archevêque de Paris, le cardinal Emmanuel Suhard, qui a été l'un des principaux initiateurs d'un nouveau labeur missionnaire dans la France des années 1930-1940 en train de se déchristianiser à grande vitesse. L'un et l'autre voulurent en faire un évêque. Le cardinal Suhard l'aurait même volontiers vu prenant sa succession sur le siège archiépiscopal de Paris! Finalement, Alfred Ancel sera nommé évêque auxiliaire de Lyon au début de 1947, ce qui lui permettra de rester au Prado de la Guillotière. Dans la « Semaine Religieuse » du diocèse de Lyon, le cardinal Gerlier écrit à son sujet: « Cet apôtre de Jésus-Christ, philosophe, théologien, sociologue, qui aspire à réaliser dans toute sa vie les traits du Véritable Disciple, a d'abord la hantise des souffrances de la masse populaire, déchristianisée, délaissée, paganisée (...). Devait-il abandonner le Prado, au risque de compromettre une si bienfaisante extension? (...). Le Souverain Pontife a daigné garder le Père Ancel au Prado, où il va rester, sans le refuser à l'épiscopat ».

Conjuguant pendant presque trente ans les fonctions de supérieur général du Prado et d'évêque auxiliaire de Lyon, le Père Ancel va déployer une énergie remarquable au service de l'évangélisation des pauvres, à Lyon, en France et bien au-delà des frontières françaises. Il va comprendre que l'accueil, la formation et l'évangélisation des adolescents et des jeunes adultes pauvres ne peut pas se faire dans la deuxième moitié du XX ème siècle comme à la fin du XIX ème siècle. Il modernisera ainsi les structures d'accueil de jeunes tenus par les pradosiens, hommes et femmes; fera place à la professionnalisation des éducateurs; acceptera que les institutions éducatives du Prado se spécialisent dans la rééducation des jeunes délinquants; puis finira par leur laisser leur indépendance. Il se consacrera de plus en plus à l'appel et à la formation d'apôtres pauvres pour les pauvres. Il ouvrira la famille du Prado, à l'origine très lyonnaise, à la dimension nationale puis internationale, accueillant des séminaristes, des prêtres, des religieuses, des frères, des laïcs hommes et femmes de différents diocèses de France, puis d'autres pays européens (Italie et Espagne en particulier), d'Amérique Latine, d'Afrique, du Proche-Orient et d'Asie. Avec

perspicacité, il suivra le développement des mouvements de la Mission Ouvrière, représentant pour eux un appui constant. Il voyagera beaucoup, en France et à travers le monde. Il possédait de grandes capacités de « meneur d'hommes », savait impulser des projets, susciter les adhésions, entraîner les bonnes volontés. Mais il reviendra toujours à l'essentiel: le service de l'oeuvre de Dieu. « Etre le successeur du Père Chevrier! Certaines personnes me disent: « C'est une lourde charge. Faire vivre tant d'enfants, sans avoir de ressources assurées! ». Cependant, non, cela n'est rien, écrit-il en mai 1942. D'ailleurs, nous n'avons pas la charge du Prado. Cette charge serait trop lourde. C'est notre Père du ciel qui l'a prise pour lui, en se servant de nos bienfaiteurs qui le représentent auprès de nous. (...). Le Prado, c'est une oeuvre de Dieu, une oeuvre très sainte, une oeuvre qui nous dépasse tellement qu'on ne la comprendra jamais pleinement ». Quelques mois après, il écrit encore: « Le Prado n'a jamais été son oeuvre (l'oeuvre du Père Chevrier). Elle est l'oeuvre de Dieu. Dieu qui s'est chargé de nourrir ses enfants, veut aussi les diriger personnellement. Celui qui est chargé de l'oeuvre doit donc être pur instrument entre les mains de Dieu. Son attitude a été décrite par le Père Chevrier dans la direction qu'il donna à Mademoiselle Tamisier. Elle se résumerait en deux mots: « Laissez Dieu tout diriger par les événements. Ne le gênez pas par votre action propre ».

Dans l'exercice de l'épiscopat comme dans la responsabilité de supérieur général du Prado, le Père Ancel a le souci de cultiver, pour lui-même et pour ceux dont il a la charge, le sens de Dieu. « Il faut qu'à travers nous, on touche Dieu », souligne-t-il le 3 octobre 1949 dans une lettre-circulaire aux pradosiens. Dans un autre courrier daté du 3 avril 1952, il écrit: « Je crois vous avoir parlé à toutes nos réunions trimestrielles de la théologie des prémices. (...). La théologie des prémices est basée à la fois sur l'absolu divin: transcendance absolue du Dieu tout-puissant, éternel, créateur et maître de toutes choses, et sur le droit que Dieu s'est acquis sur son peuple, parce qu'il l'a fait sortir d'Egypte. (...). Nous avons plus que jamais besoin de réfléchir sur l'absolu de Dieu et les exigences qui nous sont imposées par le fait qu'il est, Lui, Dieu, et qu'il nous a sauvés par son Fils Jésus-Christ. Il faut que notre vie, par l'organisation de notre temps, par l'application de notre effort, rende gloire à Dieu et le glorifie tel qu'il est. Il ne suffit pas que nous nous efforçons de pénétrer notre action de foi et d'esprit chrétien. Il faut que nous réservions du temps pour Dieu. Il ne suffit pas que nous profitions du temps de la prière pour nous refaire spirituellement. Il faut que nous consacrons du temps à Dieu pour Dieu. Oui ou non, est-ce que Dieu existe? Est-ce que Dieu est Dieu? Eh bien! si Dieu existe et si Dieu est Dieu, il faut que notre vie le prouve. « Le Père cherche des adorateurs en esprit et en vérité ». S'il les cherche, c'est peut-être qu'il ne les trouve pas facilement ».

Ouvrier à domicile dans le quartier de Gerland

On l'a déjà dit: la classe ouvrière a été, à partir de la deuxième moitié des années 1920, l'objet de toute l'attention du Père Ancel. Au moment des grandes grèves de novembre et décembre 1947, l'évêque auxiliaire qu'il est fait paraître une déclaration vigoureuse, diffusée sous forme de tracts, afin d'attirer l'attention des chrétiens sur la misère ouvrière de l'époque et le droit à un salaire vital. Conscient qu'il existe un grand fossé entre le monde ouvrier et le reste de la nation, il se met à écrire une série d'articles et des brochures à ce sujet. Le 22 octobre 1949, il prend la parole avec émotion à la Bourse du Travail de Saint-Etienne pour expliquer les positions de l'Eglise en face de la misère ouvrière, ainsi que sur le droit au salaire vital, le droit syndical, le système capitaliste, le devoir des ouvriers chrétiens et des chrétiens non-ouvriers. C'est l'époque où se diffuse largement le livre de l'abbé Henri Godin écrit en 1943: « France, pays de mission? » (100 000 exemplaires vendus en quatre ans!) et où commence à s'imposer l'idée que devraient être fondées, hors des paroisses et des mouvements d'Action Catholique, des communautés chrétiennes nouvelles rassemblées autour de prêtres qui gagneraient leur vie en travaillant manuellement. Le frère dominicain Jacques Loew est devenu, en 1942, le premier prêtre à travailler comme ouvrier-docker au port de Marseille pendant trois ans. En 1943, le cardinal Suhard a créé la Mission de Paris, destinée spécifiquement à former des prêtres pour la classe ouvrière. Après 1945, ils sont plusieurs dizaines de prêtres, à travers la France, à vivre leur ministère en usine. Le Père Ancel oriente lui-même des prêtres du Prado vers ce

type d'engagement sacerdotal. Il a, en même temps, le souci de travailler à l'établissement d'un « directoire » qui permettrait aux évêques de diriger ce nouvel apostolat selon ce qui paraissait être la doctrine et la tradition de l'Eglise sur le sacerdoce ministériel.

Mais cela lui paraît très vite insuffisant. Dans une longue lettre adressée au cardinal Gerlier le 12 août 1953, Alfred Ancel annonce: « J'estime que je n'ai pas le droit, en conscience, de permettre à des prêtres du Prado d'entrer dans le monde ouvrier si je ne vais pas avec eux. J'aurais l'impression d'être comme un vicaire apostolique d'Extrême-Orient qui voudrait diriger ses prêtres en restant à Paris ». En juin 1954, à l'occasion d'un séjour à Rome pour la canonisation du Pape Pie X, il est reçu par le puissant cardinal Alfredo Ottaviani, pro-secrétaire du Saint Office. Celui-ci lui déclare que cette institution ne s'oppose pas à ce qu'il prenne la responsabilité d'un apostolat en monde ouvrier en partageant la vie des prêtres qui s'y seraient engagés, à condition qu'il s'adonne à un travail à domicile seulement. Avec des nuances tout à fait romaines, il aurait précisé: « Je n'autorise pas, je permets ». Il semble que le Pape Pie XII n'ait pas beaucoup apprécié cette permission, mais il s'y serait résolu en disant au cardinal Maurice Feltin, successeur du cardinal Suhard à Paris: « Bien, mais pas un autre! ».

Le 2 octobre 1954, jour anniversaire de la mort du Père Chevrier, le Père Ancel emménageait avec un prêtre d'origine ouvrière, Jean Guillaume, et deux frères du Prado dont l'ancien polytechnicien Jean-François Girette, dans une vieille écurie transformée rapidement en logement dans le quartier lyonnais de Gerland, au 16 de la rue Hector-Malot. Du début 1955 jusqu'en juillet 1959, Alfred Ancel travailla manuellement en ce lieu pour un employeur qui lui faisait livrer des balles d'étoffe qui avaient servi au camouflage de l'armée pendant la guerre. Il devait les découper selon une dizaine de mesures différentes, puis les repasser une à une avant de les entasser dans des caisses. Ces étoffes étaient ensuite utilisées pour les feutres des meules à polir. Ce travail produisait des nuages de poussière, et l'odeur dégagée par les toiles sous le fer chaud rendait l'atmosphère difficilement respirable. Le Père Ancel n'était pas à l'usine comme ceux avec lesquels il vivait en communauté, mais il n'en connut pas moins la dureté du travail ouvrier. Dans la courée du 16, rue Hector-Malot vivaient des familles espagnoles immigrées et des Italiens. Alfred Ancel entretint avec ses voisins de belles relations d'amitié.

Entre-temps, cependant, le Pape Pie XII, dans le contexte de la guerre froide, avait décidé d'arrêter l'expérience des prêtres ouvriers. Les conditions de vie des prêtres établis en usine, d'abord, semblaient, pour le Saint-Siège, de nature à les éloigner d'une prière régulière. Mais, surtout, l'engagement total de la plupart d'entre eux les faisait souvent s'impliquer dans des associations, les syndicats (dont la CGT) et même les partis politiques de gauche (dont le Parti Communiste). Ce que le théologien dominicain Marie-Dominique Chenu avait regardé comme « le plus grand événement religieux depuis la Révolution française », était devenu inquiétant pour le Souverain Pontife. Le Père Ancel accompagna du mieux qu'il le put, dans leur désarroi, les prêtres ouvriers avec lesquels il était en relation, demandant à ceux du Prado d'obéir à Rome. Lui-même arrêta l'aventure de Gerland au début de l'été 1959. De cette expérience il fera, en 1963, un livre: « Cinq ans avec les ouvriers ». En 1965, à l'issue du Concile Vatican II, le Pape Paul VI, qui connaissait bien Alfred Ancel, autorisera de nouveau le travail de prêtres en usine ou sur les chantiers. Tout au long de ces années, le Père Ancel a surtout eu le souci de pénétrer dans la vie et dans les mentalités ouvrières, un souci qu'il conservera jusqu'au moment de sa mort. En face du processus de déchristianisation tellement avancé du monde ouvrier, il avait compris combien il était nécessaire pour l'Eglise de se livrer à une acculturation et d'apprendre le langage ouvrier. Cela commençait pour lui par la connaissance des richesses humaines du monde ouvrier, et par la recherche patiente des signes de l'action de l'Esprit de Dieu chez les hommes et les femmes de cet univers. « Jamais je n'ai senti autant qu'à Gerland le besoin de réaliser une conformité complète au Christ-Jésus », écrit-il dans « Cinq ans avec les ouvriers ».

Père conciliaire

L'arrêt de l'aventure de Gerland suivait de peu l'annonce par le nouveau pape Jean XXIII d'un nouveau concile oecuménique pour l'Eglise universelle. Le Père Ancel accueillit cet évènement historique avec prudence, blessé comme il l'était pas l'interruption de l'expérience des prêtres ouvriers. Mais, à partir de juillet 1962, quand il eut en mains les schémas préparatoires au Concile, il s'impliqua avec tout le sérieux qui le caractérisait. Du fait de sa responsabilité de supérieur général du Prado et des déjà nombreux voyages qu'il avait effectués à travers le monde, quand il arriva à Rome pour l'ouverture de la première session il connaissait déjà de nombreux évêques, et cela contribua à en faire rapidement un acteur très attendu parmi les 2 400 évêques présents. Avec son ami Monseigneur Gabriel-Marie Garrone et un évêque chilien, il fut un de ceux qui amenèrent le cardinal Achille Liénart à demander (et à obtenir...), au nom des évêques français, que les règles prévues pour la composition des commissions conciliaires soient révisées de sorte à permettre une vraie liberté de débats. Mais c'est surtout lors de la troisième session du Concile, à la fin de 1964 et dans les premiers mois de 1965, que le Père Ancel a été amené à faire des interventions qui ont compté, notamment quand il s'est agi d'élaborer la constitution « *Gaudium et Spes* » sur l'Eglise dans le monde de ce temps. Il est vrai que l'évêque du Prado avait été nommé pour cette session membre de la Commission doctrinale du Concile. Comme on s'en doute, il y défendit le souci missionnaire pour le prolétariat, l'attention à ceux qui étaient loin, parfois très loin de l'Eglise. Ses interventions ont contribué à ce que la parole collective du Concile soit empreinte d'optimisme dans sa volonté exprimée d'une véritable ouverture au monde. Il joua aussi un rôle non-négligeable dans l'élaboration de la déclaration sur la liberté religieuse. « Le fondement ontologique de la liberté religieuse, c'est l'obligation de chercher la vérité, développa-t-il en particulier. En effet, tout homme, en tant que tel, c'est-à-dire doué de raison et de volonté, est tenu de rechercher la vérité objective, d'y adhérer et de conformer toute sa vie aux exigences de la vérité. Sur ce principe, tous ceux qui aspirent de tout leur coeur à la vérité et à la justice pourront être d'accord avec nous, même s'ils ne sont pas croyants ». On trouvera, dans la biographie d'Alfred Ancel écrite par le Père Olivier de Berranger, une présentation détaillée de l'apport au Concile de celui qui était alors supérieur général du Prado et évêque auxiliaire de Lyon. Bien entendu, prêtres et soeurs du Prado suivirent avec enthousiasme le Concile et ne furent pas en reste pour en appliquer les décisions.

Le « dialogue en vérité » avec les communistes

Dans son souci du monde ouvrier et dans les liens tissés avec des militants chrétiens ou non, Alfred Ancel a été plus d'une fois confronté à la question du marxisme. A plusieurs reprises, il a été en contact avec des communistes, et l'authenticité de l'engagement généreux d'un certain nombre d'entre eux au service de la justice l'a, plus d'une fois, provoqué dans sa fidélité au Christ et à son Evangile. Au début des années 1970, alors qu'il abandonne la direction du Prado et qu'il va démissionner de sa responsabilité d'évêque auxiliaire en raison de la limite d'âge, il ressent le besoin d'ouvrir un « dialogue en vérité » avec des communistes. « C'est en 1972 ou 1973, a-t-il rapporté, que j'ai demandé à un communiste si je pouvais entrer en contact avec des membres du parti, pour que je puisse mieux comprendre l'évolution qui s'accomplissait aujourd'hui dans le P.C.F.. Je suis entré ainsi en relation avec Monsieur Moissonnier professeur d'histoire, et Monsieur Haond, ingénieur, membres du Parti Communiste. Ils m'ont demandé si je voyais un inconvénient à ce que Monsieur Capiévic, qui était alors secrétaire fédéral du P.C. à Lyon et membre du Comité Central, participe à nos rencontres. J'ai accepté volontiers, pourvu que l'on gardât la discréction sur ces réunions. (...). De mon côté, j'avais demandé à André Laforgue, ancien vicaire général de la Mission de France, de participer à nos réunions. (...). C'est à partir de ces réunions que j'ai senti qu'un dialogue avec les communistes de France devenait possible, pourvu qu'il ne soit pas utilisé à des fins politiques ».

Ce dialogue va trouver son incarnation dans un livre publié en 1979 aux Editions Sociales (éditions

du Parti Communiste) intitulé « Dialogue en vérité. Chrétiens et communistes dans la France d'aujourd'hui ». L'ouvrage a été écrit dans le cadre des rencontres évoquées précédemment, et aussi dans des échanges de correspondance avec des intellectuels marxistes dont le philosophe communiste réformiste Lucien Sève. On lit en ouverture du livre: « Je serai amené, écrit-il à ses interlocuteurs communistes, à vous interroger sur votre matérialisme, sur le caractère scientifique de vos analyses, sur votre anthropologie et sur la lutte des classes, sur votre attitude vis-à-vis de Dieu et de l'Eglise, et enfin sur la manière dont vous envisagez la coopération des chrétiens avec vous ». La publication de ce livre surprit plus d'un; elle fut bien accueillie chez les militants communistes, et particulièrement chez les chrétiens engagés au Parti Communiste. D'autres, en revanche, accusèrent le Père Ancel de naïveté impardonnable, voire de complicité avec le communisme mondial si souvent meurtrier et liberticide. C'était la première fois qu'un évêque, en s'adressant ainsi à des communistes français, leur témoignait une telle confiance, mais aussi les interpellait sur leur attitude vis-à-vis de Dieu et dans leurs rapports avec l'Eglise. Cette pratique du dialogue s'inscrivait, chez le Père Ancel, dans une démarche qu'il avait conceptualisée dès le temps du Concile, notamment à la lumière de l'encyclique de Paul VI « Ecclesiam suam ». Dès 1964, il avait affirmé dans une conférence inaugurale aux Facultés Catholiques de Lyon: « Notre foi doit nous amener, dans chaque dialogue avec un non chrétien, à contempler Dieu qui est à l'action en lui. Quand nous disons que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils arrivent à la connaissance de la vérité, nous n'énonçons pas seulement un principe général. Quand Dieu veut quelque chose, il le veut efficacement et personnellement. Notre regard de foi ne sera authentique que s'il rejoint en chaque homme l'action du Christ qui veut le sauver. Nous n'avons pas à prendre la place du Christ; nous sommes incapables de sauver quelqu'un; mais nous pouvons rejoindre l'action du Christ Sauveur et aider notre frère non chrétien à répondre à l'appel que le Christ lui adresse maintenant. Notre frère non chrétien ne connaît pas le Christ, mais le Christ le connaît, l'aime et veut le sauver. A nous de coopérer à l'action du Christ. Peut-être cet homme n'arrivera-t-il jamais à une foi explicite et consciente, mais en l'aidant à être un homme juste et craignant Dieu, nous l'aurons aidé à vivre de telle façon qu'il plaira à Dieu ».

Le 5 rue Bonnefoi

En laissant son poste de supérieur général du Prado à la fin de l'année 1971, après trente ans de direction de cette famille spirituelle, Alfred Ancel eut le souci de ne pas gêner son successeur, le Père Pierre Berthelon, et donc de trouver un autre logement que celui qu'il occupait rue du Père Chevrier dans le 7 ème arrondissement de Lyon. Il sollicita pour cela un aumônier jociste du diocèse, le Père Paul Deletraz, et leur choix se porta sur des locaux vétustes qui étaient attenants au siège de la fédération départementale de la J.O.C., 5, rue Bonnefoi, une petite rue commerçante du 3 ème arrondissement, en plein quartier maghrébin de la ville. Alfred Ancel y emménagea avec deux autres pradosiens dans les premières semaines de 1972. Comme ses compagnons, il ne disposait que d'une seule pièce pour lui-même, très simplement meublée. Il utilisait un lit pliant, qu'il remettait en place chaque matin et ouvrait de nouveau pour une sieste après le déjeuner. Le logement, disposé sur deux étages, comportait une cuisine et une « salle de séjour » communes ainsi qu'une pièce transformée en oratoire. « L'évêque retraité » va passer onze années dans ce cadre extrêmement sommaire, continuant à vivre selon l'appel au dénuement transmis par le Père Chevrier. Son activité resta très soutenue: souci de la présence aux migrants, accompagnement d'équipes de la Mission Ouvrière, rencontres en profondeur avec de multiples visiteurs: prêtres, religieuses, séminaristes, laïcs, évêques parfois; avec des chrétiens et aussi des non chrétiens... A midi, le Père Ancel allait généralement déjeuner dans un restaurant populaire et bon marché de la rue Paul-Bert, « Chez Marius ». Sa silhouette de plus en plus voutée, le béret bien posé sur son crâne et un lourd manteau couvrant son corps de plus en plus sensible au froid, était devenue familière aux habitants du quartier, même si tous ne savaient pas qui était cet homme.

En 1978, l'archevêque de Lyon de l'époque, le cardinal Alexandre Renard, eut la délicatesse

d'associer à la célébration de ses vingt-cinq ans d'épiscopat le Père Alfred Ancel qui fêtait, lui, ses quatre-vingt ans. Le 12 novembre, au cours de son homélie à la primatiale Saint-Jean-Baptiste, il rendit ainsi hommage à celui qu'il avait eu quelques années à ses côtés comme évêque auxiliaire: « Comment ne pas fêter le quatre-vingtième anniversaire de Monseigneur Ancel? Il fait partie du visage chrétien de Lyon, de la France, voire du monde! (...). Apôtre actif, il sert toujours la Foi; homme de doctrine, il est homme de cœur; proche des pauvres comme un pradosien, il aime tous les hommes comme un catholique. Il unit les contraires, ce qui n'est pas un mince éloge de vie chrétienne et sacerdotale. Merci, cher Monseigneur et frère: restez-nous encore comme un témoin authentique d'Évangile ».

Le Père Ancel regardait avec modestie et même sévérité pour lui-même tout ce qu'il avait déjà vécu. En 1972, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire d'ordination épiscopale, il avait reçu une longue lettre (en latin!) de Paul VI qui le gratifiait du titre de « deuxième fondateur » du Prado. Quatre ans plus tard, en octobre 1976, dans une contribution écrite à la préparation de l'Assemblée internationale du Prado qui eut lieu en juillet 1977, il a ressenti le besoin de revenir sur cette qualification dont l'avait gratifié le Saint Père: « Non seulement je ne suis pas un second fondateur du Prado, mais je n'ai pas travaillé d'une façon suffisante à ce qui était l'essentiel du message pradosien ». Le texte fait plusieurs pages. C'est une relecture sans complaisance d'un long ministère, à la manière des « Confessions » de Saint Augustin. Alfred Ancel écrit notamment: « Connaître Jésus-Christ... Pendant longtemps, je me donnais surtout à un enseignement portant directement sur la personne du Christ et j'ai pu ainsi aider des pradosiens à mieux rencontrer Jésus-Christ; mais j'ai été plus ou moins ébranlé par tout ce que l'on disait de la rencontre du Christ à partir des personnes et de la vie. Personnellement, ce n'était pas mon itinéraire spirituel et je ne rencontre les personnes et la vie d'une façon authentique que dans la mesure où je reste présent au Christ et dépendant de son Esprit. Mais j'aurais dû rappeler à ceux que l'Esprit de Dieu conduit au Christ à partir des événements, qu'il ne suffit pas de le rencontrer dans les personnes et dans la vie et qu'il faut aller jusqu'à la rencontre du Christ lui-même ». Il poursuit: « Avoir l'Esprit de Dieu (...). La doctrine, je la connais. Je sais que nous ne devons jamais agir par nous-mêmes mais seulement en dépendance de l'Esprit de Dieu. Mais concrètement, mon attitude était plutôt une recherche d'efficacité qu'un souci de fidélité dans la dépendance de l'Esprit. Certes, je réfléchissais, je demandais conseil, je me référais à l'enseignement de l'Eglise (...), je priais aussi pour que Dieu m'aide à bien décider et finalement à bien réussir. Mais dans tout cela j'agissais plus comme un chef d'entreprise qui fait tout son possible pour bien faire marcher son affaire, qu'à la manière des apôtres qui étaient conduits par l'Esprit de Dieu pour l'œuvre de Dieu ».

On ne saurait refuser au Père Ancel le droit à cette sévère introspection. Le Prado possède cependant de lui de nombreux écrits personnels qui témoignent de son souci permanent, tout au long de sa vie de prêtre, d'être à l'écoute de l'Esprit de Dieu et de se montrer obéissant à ses appels. Dans un travail non publié achevé en 2010, le Père Yves Musset a ainsi rassemblé de multiples notes où c'est un Père Ancel mystique qui apparaît, sujet à de nombreuses grâces qu'il savait accueillir avec une extrême humilité.

Le passage à Dieu

Les dernières années de sa vie, le Père Ancel s'est de plus en plus abandonné à la prière et à l'étude de l'Évangile à la manière du Père Chevrier. Le 2 décembre 1983, il énonce à un prêtre du Prado, François Pécriaux, qui les a transcris, de très belles méditations dont voici quelques courts extraits:

« J'ai l'impression que je baisse: je n'ai pas de résistance.
Et s'il y avait un incident quelconque, je ne résisterais pas.
Il n'y a rien de triste là-dedans.

Absolument rien de triste.
S'en aller le voir...
Mais je ne sais pas.
On ne va pas suffisamment à la Rencontre...
C'est tellement beau, dans ce début d'Avent, de penser au sens de la vie.
Aller vers Lui...
Comme à un ami qui est un Dieu, qui est la Sagesse Eternelle!
C'est formidable!
(...).
Vois-tu, ce qu'il faudrait,
c'est que ce ne soit pas quelque chose d'extraordinaire.
Il faudrait que ce soit normal,
qu'on aille vers le Bien-Aimé,
vers le Fils de Dieu,
le Fils de l'Homme,
la Beauté même.
Il faudrait qu'on aille là.
C'est ça, l'Amour.
C'est ça, l'Annonce du Royaume.
C'est ça, le Christ qui vient.
Il vient.
C'est formidable!
Il vient. Et il vient gentiment,
sans nous avertir du jour ni de l'heure.
Mais en nous avertissant justement qu'il ne nous avertit pas.
C'est une manière délicate d'avertir d'être toujours prêt ».

Depuis le 30 août 1983, le Père Ancel a été admis à la Maison des Petites Soeurs des pauvres de la rue Hénon à la Croix-Rousse. Il va devoir accepter, les derniers mois de son existence, de grandes souffrances physiques, des souffrances qu'il associe à celles du Christ en croix. Le 11 septembre 1984, il accomplit son passage à Dieu. Ses funérailles sont célébrées le 14 septembre à la primatiale Saint-Jean-Baptiste. Le cardinal Albert Decourtray, archevêque de Lyon depuis octobre 1981, les préside en compagnie d'une trentaine d'évêques et de quelques six cents prêtres. Quand le cercueil du Père Ancel traverse pour la dernière fois la grande nef de la cathédrale, de nombreuses personnes pleurent, et les évêques s'inclinent avec respect. Pour beaucoup, c'est un saint qu'ils sont venus accompagner dans l'ultime moment de son parcours terrestre. Le Père Ancel a désiré être enseveli au cimetière des prêtres à Loyasse, « comme un frère au milieu de ses frères ». On a recyclé pour lui une vieille tombe où l'ancienne inscription n'a pas pu être complètement effacée. On y lit simplement: « Alfred Ancel. 22/10/1898-11/09/1984. Prêtre: 8/7/1923. Supérieur général du Prado: 1942. Evêque auxiliaire de Lyon: 25/3/1947 ».

Christian Delorme, prêtre du Prado

-
- * Dans son livre « *5 ans avec les ouvriers* » paru en 1963, il décrit longuement son désir de connaître le monde ouvrier de l'intérieur :
« Evêque en 1947, j'étais depuis longtemps en contact avec le monde ouvrier et je croyais le connaître. J'ai même écrit à cette époque une brochure sur la mentalité ouvrière et cette brochure a été appréciée. J'ai pu parler à des travailleurs à la Bourse du Travail à St-Etienne et à celle de Firminy et j'avais l'impression que mes paroles étaient accueillies. Mais c'est seulement à partir de 1954, quand j'ai commencé à partager jusqu'à un certain point la vie ouvrière que je me suis aperçu de mon ignorance. Je savais beaucoup de choses sur le monde ouvrier ; j'avais beaucoup écouté les travailleurs ; je les aimais de tout mon cœur ; mais je restais plus ou moins étranger au monde ouvrier ; je n'étais pas en communion avec lui. Pour entrer en communion avec le monde ouvrier, il faut ne faire qu'un avec lui, à la manière du Christ qui s'est inséré dans l'humanité, ne faisant qu'un avec elle, prenant sur lui les péchés des hommes et les aimant au point de donner sa vie pour eux ».

Ouvrages de référence:

Alfred ANCEL: « La pauvreté du prêtre d'après la vie et les écrits du Vénérable Antoine Chevrier », Emmanuel Vitte, Lyon-Paris, 1945.

Alfred ANCEL: « Cinq ans avec les ouvriers », Le Centurion, Paris, 1963.

Alfred ANCEL: « Dialogue en vérité. Chrétiens et communistes dans la France d'aujourd'hui », Editions Sociales, Paris, 1979.

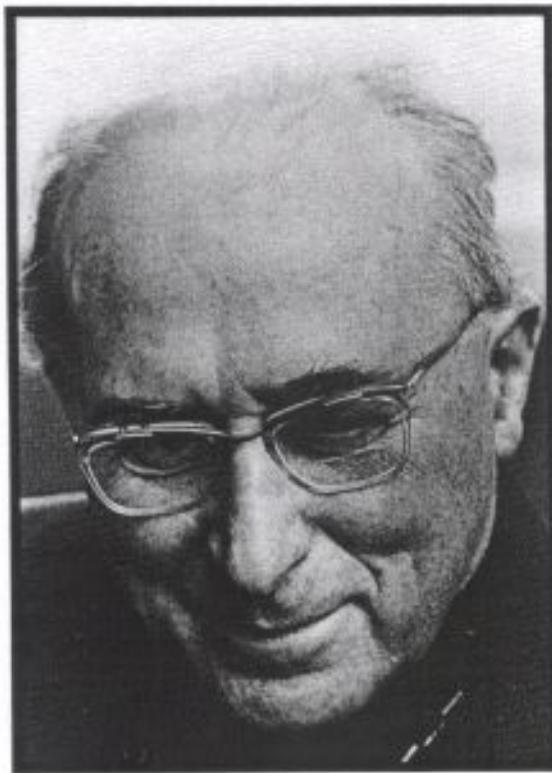
Alfred ANCEL: « Le Prado. La spiritualité apostolique du Père Chevrier », Cerf, Paris, 1982.

Alfred ANCEL: « Ecrits spirituels » (Réunis et présentés par Yves MUSSET), Editions de l'Atelier, Paris, 1994.

Alfred ANCEL: « Divers écrits » (Textes réunis par Robert DAVIAUD), Association des prêtres du Prado, Lyon, 2013.

Olivier de BERRANGER: « Alfred Ancel. Un homme pour l'Evangile », Le Centurion, Paris, 1988.

Yves MUSSET: « Une vie avec le Christ à l'école du Père Chevrier: Alfred Ancel », Edition confidentielle interne au Prado, Lyon, 2010.



P. Ancel à bicyclette
dans les rues de Lyon
© INSTITUT PRÉTRES
DU PRADO / PHOTOSHOP



Mgr Ancel avec l'équipe des prêtres ouvriers, 16 rue Hector Malot, Lyon-7^e
© INSTITUT PRÉTRES DU PRADO

Avec l'équipe des Prêtres Ouvriers, 16 rue Hector Malot